

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 80 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 35 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

De la médecine libérale

Trois référendums (leurs signatures s'ajoutent) ont été lancés contre la loi fédérale sur les réseaux de soins. Ils ont jusqu'au 19 janvier pour récolter 50000 signatures. La Ligue vaudoise soutient cette action et recommande à ses lecteurs de signer, de faire signer et de renvoyer le plus rapidement possible la feuille de signatures encartée dans le présent numéro.

Les questions techniques, déontologiques, financières et politiques qui se posent à la médecine sont à ce point imbriquées que tout renvoie à tout. On ne peut traiter un point précis, le réseau de soins par exemple, sans avoir tout le reste en tête. Avant donc d'examiner la loi proprement dite dans un autre article, nous voudrions rappeler quelques principes fondamentaux de la médecine libérale.

Nous sommes conscient que la médecine pratiquée aujourd'hui dans le Canton de Vaud et en Suisse s'est considérablement éloignée de ces principes. Il n'en est pas moins nécessaire de les connaître, car ils expriment la nature même de l'art médical et restent par conséquent des critères pertinents pour juger la valeur d'une réforme.

Chaque personne humaine est un tout unique, avec sa propre histoire médicale. Ses problèmes de santé agissent les uns sur les autres. Cela signifie que le médecin ne traite pas une maladie, mais une personne atteinte de cette maladie. Il n'est pas d'abord un «fournisseur de prestations», mais un conseiller, un homme de confiance, parfois un confident, qui s'occupera du patient, et souvent de sa famille, durant de longues années. C'est le plus souvent un généraliste.

La nécessité d'établir une confiance durable justifie le principe du libre choix du médecin par le patient et, corollairement, celui du libre choix du traitement

par le praticien. Corollaire du corollaire: l'obligation pour les caisses de rembourser les traitements décidés par n'importe quel médecin autorisé à pratiquer sur sol suisse, disposition fondamentale connue sous le nom barbare d'«obligation de contracter». Et c'est encore cette relation de confiance qui justifie le secret médical, dont le gardien est le médecin, non le malade.

Le médecin de famille joue un rôle de port d'attache pour le patient. Quand il constate une affection nécessitant des connaissances, des compétences ou un équipement dont il ne dispose pas, il envoie son patient consulter l'un ou l'autre spécialiste. Il délègue ainsi à ce dernier la confiance que lui accorde son patient. Les diagnostics établis et les traitements décidés par le spécialiste lui viennent en retour et complètent le dossier. Il garde ainsi la maîtrise des opérations, qu'il oriente en fonction exclusive de l'intérêt de son patient.

C'est la version la plus complète, la plus rationnelle et la plus économique du réseau de soins.

La médecine libérale, nous objecteront-ils, est réservée à ceux qui peuvent payer et seule l'assurance obligatoire a permis d'étendre les soins aux moins fortunés. Ce n'est pas exact. La conception classique des honoraires répond à cette objection infondée. Les honoraires, différents en cela d'une simple facture, sont en effet calculés non seulement en fonction du tra-

vail accompli, mais aussi en fonction de plusieurs variables, dont, précisément, la capacité financière du patient. Les honoraires élevés payés par le malade aisé permettent au médecin de pratiquer des honoraires bas pour les personnes démunies. Cette solidarité établie au cas par cas est plus fine et rigoureuse, elle brasse infiniment moins d'argent, elle engendre infiniment moins de dommages collatéraux que le grand brassage de l'assurance obligatoire.

Les médecins ne sont pas moins soumis aux tentations que les autres. Une déontologie aussi exigeante ne sera pleinement respectée par tous que si leur corporation fait régner une discipline rigoureuse dans ses rangs.

Les politiciens fédéraux veulent primer les coûts de la médecine. Leur souci est fondé, mais ils réfléchissent et

agissent à partir de deux principes erronés. Le premier est que la médecine est un ensemble d'actes techniques anonymes qu'on peut soumettre à des normes rationnelles et tarifier exactement. Le second est que la santé est un service public et devra à ce titre passer tôt ou tard sous le contrôle de l'administration.

Ces deux principes ont en un demi-siècle miné la médecine libérale non seulement dans les lois et chez les assureurs, mais aussi dans l'esprit de la population, voire dans la conception que certains médecins eux-mêmes se font de leur art. Le premier de ces principes inspire largement la loi sur les réseaux de soins, ce qui justifie en soi un soutien au référendum. Mais ce n'est pas notre seule critique. La suite au prochain numéro.

OLIVIER DELACRÉTAZ

Les Assises romandes de liturgie

Vendredi 11 novembre 2011, à Yverdon, a eu lieu la première édition des Assises romandes de liturgie. Il s'agit en fait d'un colloque de liturgie qui était organisé par l'Université de Neuchâtel, l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud et la revue «Vie et liturgie». Le thème de la manifestation était «des laïcs en chaire?». Relevons-en un aspect.

Le professeur Raphaël Picon, de l'institut protestant de théologie de Paris, a présenté le modèle de l'Eglise réformée de France. Dans cette Eglise très disséminée, les prédicateurs laïcs sont très nombreux... et les pasteurs rares. De par son identité et sa dynamique d'Eglise persécutée, l'ERF a très peu le goût de l'institution. C'est au point que la théologie du professeur Picon laisse peu de place au ministère pastoral. «Le ministère pastoral ne doit pas se définir par une exclusivité quelconque» a-t-il dit. Le pasteur n'est donc pas celui à qui certaines missions précises (on ne parle pas de privilèges!) sont réservées; c'est un simple paroissien professionnel.

Dans l'ERF, cette théologie des ministères très horizontale permet de for-

mer chaque année des dizaines de prédicateurs laïcs – lesquels non seulement prêchent mais également conduisent le culte. Qu'autant de personnes se forment théologiquement est une fort belle chose. Mais cette horizontalité est par ailleurs source de désordre car elle néglige le besoin d'autorité dans l'Eglise. Que des chrétiens refusent la primauté de juridiction de l'évêque de Rome, c'est entendu. Faut-il pour autant tomber dans un égalitarisme sans limite? Tout militaire sait bien que lorsque l'exercice de l'autorité n'est pas formalisé, ce sont les «chefs informels», dénués de légitimité, qui s'imposent. Les Eglises protestantes sont connues pour constituer des milieux propices aux conflits. Ce fait ne peut-il pas être mis en relation avec une théologie des ministères défaillante?

Quel est le propre du ministère pastoral? Comment s'exerce, au quotidien, l'autorité dans l'Eglise? Ce sont les questions lancinantes auxquelles on voudrait que les Eglises de la Réforme donnent une réponse claire, satisfaisante et juste.

JULIEN LE FORT

L'EVL hors des sentiers battus

Vendredi 25 novembre dernier, l'Ensemble Vocal de Lausanne (EVL) donnait le dernier concert dans le cadre de son 50^e anniversaire à la salle Paderewski à Lausanne. Ce concert était intéressant à plus d'un titre. D'abord, le programme était plutôt inhabituel pour l'Ensemble, puisque, à part un *Motet* de Bach (mais d'authenticité douteuse), les autres œuvres sont de composition récente (entre 1973 et 2010), avec toutefois pour dénominateur commun le fait d'avoir été créées par l'EVL: la cantate de Frank Martin *Et la vie l'emporta* (au titre prémonitoire puisque le compositeur mourut peu avant de l'avoir complètement achevée en 1974) avait été commandée, pour son 75^e anniversaire, par la société pharmaceutique Zyma à Nyon (dont le site, racheté par Novartis, a fait tout récemment la une des journaux pour des raisons bien éloignées de la musique...); les *Tableaux de la Révélation* sont l'œuvre du fils du chef fondateur, Benoît Corboz, et furent créés en 1996 à Buenos Aires, lors d'une mémorable tournée de l'EVL; enfin, en création mondiale, la seule œuvre *a capella* de la soirée, *Il Paradiso* (sur un texte de Dante), commandée spécialement pour les 50 ans de l'Ensemble

à Julien-François Zbinden dont l'âge (94 ans!) ne semble pas avoir de prise sur l'inspiration.

L'autre intérêt de la soirée était que le chef fondateur, Michel Corboz, et le chef invité privilégié appelé à sa succession, Guillaume Tourniaire, se partageaient la direction. L'EVL sonne-t-il différemment sous la baguette de ses deux chefs? Si différence il y a, on pourrait dire qu'il y a plus de précision rythmique avec Tourniaire, plus de moelleux et de souplesse avec Corboz, mais peut-être cela tenait-il au genre d'œuvres dirigées. Quoiqu'il en soit, l'EVL n'a rien perdu de ses qualités vocales et semble maintenant entrer dans une nouvelle ère: Guillaume Tourniaire souhaite, à juste titre, ne pas se limiter au répertoire défendu, avec le succès que l'on sait, par Corboz. La porte est ainsi ouverte à des œuvres inédites pour l'EVL, tel ce *Concerto pour chœur* (en russe!) d'Alfred Schnittke que le chœur prépare pour la prochaine Folle journée de Nantes en février 2012 et que l'on espère entendre aussi dans nos contrées.

FREDERIC MONNIER

Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la Place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. L'entrée est libre.

Prochains rendez-vous:

7 décembre: Le PBD vaudois: Une nouvelle force politique ou «de pauvres hères inexistantes»? Avec **François Monney**, politologue, secrétaire général du PBD-VD.

14 décembre: La forêt vaudoise: Enjeux de l'exploitation de l'or vert du Canton, avec **Jean-François Métraux**, inspecteur cantonal des forêts.

21 décembre: Actualités patronales vaudoises, avec **Christophe Reymond**, directeur du Centre Patronal.

Rien ne s'oppose à la nuit

Le 25 janvier 2008, la mère de Delphine de Vigan se suicide à soixante-trois ans alors qu'elle vient de subir avec succès un traitement destiné à faire reculer son cancer du poumon et au moment même où elle semblait être enfin parvenue à apprivoiser ses démons intérieurs. C'est un choc pour sa fille qui depuis l'enfance entretient une relation douloureuse avec cette mère fragile et mutique, atteinte d'un syndrome bipolaire qui l'a plusieurs fois conduite en hôpital psychiatrique et qui a gravement perturbé la jeunesse de l'auteur et de sa sœur cadette.

L'écrivain s'interroge : que peut-elle faire pour canaliser la souffrance qui l'étreint et accomplir par delà la mort un dernier acte d'amour envers cette femme qui a fini par rendre les armes au moment où la lutte semblait presque gagnée ? Elle décide de mener une enquête et de recueillir le témoignage des nombreux frères et sœurs de sa mère pour tenter d'élucider le mystère de cette femme qu'elle a en même temps côtoyée de si près et si peu connue. Ce livre¹, qui s'élabore sous nos yeux sans que nous soyons épargnés les difficultés auxquelles se heurte l'auteur dans sa reconstruction du passé familial et de la figure de sa mère qui toujours lui échappe, est tout à la fois récit d'une aventure (celle de Lucile et de sa famille) et aventure d'un récit (celui de l'écrivain en quête de sa mère et aux prises avec la résistance du réel à son quadrillage par les mots), mais sans que la seconde n'étouffe le premier.

A partir du patchwork d'éléments rassemblés (conversations avec les

proches, films, lettres, journal), elle tente de recréer l'enfance de Lucile et de sa nombreuse fratrie, prototype de la famille bourgeois bohème sur laquelle plane la figure d'un père charmeur et toxique. Elle espère ainsi retracer la genèse de la maladie de Lucile et repérer l'événement décisif qui l'a faite basculer dans la folie. Elle exhume patiemment les secrets familiaux et tente de les exorciser par la parole. Ce faisant, c'est toute une époque qui surgit en filigrane sous sa plume, celle, réputée euphorique, de l'après-guerre et des Trente Glorieuses qui verra l'amélioration des conditions de vie matérielles, l'émergence de la société de consommation et du règne de l'image, la libéralisation progressive des mœurs et le questionnement de tous les tabous, l'émancipation des femmes, l'avènement de l'individualisme et dont, volontairement ou involontairement, elle donne une image beaucoup plus ambivalente que celle dont on a l'habitude. Une époque à l'image de cette famille tout à la fois joyeuse, chaleureuse et destructrice.

Se profile une époque dont les mutations laissent sur le carreau celles et ceux qui les subissent plus qu'ils n'en sont les acteurs et dont l'échec affectera plusieurs générations. Entre la grand-mère, Liane, mère de famille nombreuse se réalisant dans les maternités répétées, et la petite fille, Delphine, écrivain reconnu, il y a Lucile, femme divorcée et mère distraite de deux fillettes, petite secrétaire enchaînant les histoires d'amour malheureuses, peinant à joindre les deux bouts,

condamnée au métro-boulot-dodo des temps modernes et cherchant un peu de réconfort dans la consommation régulière de cannabis. Après l'évocation de l'enfance de sa mère, c'est à celle de sa propre enfance saccagée par la plongée progressive de Lucile dans le délire que se livrera l'auteur avec une infinie pudeur.

C'est sans doute la force de ce récit d'une très grande sobriété de donner à voir le décor et l'envers du décor et de montrer au sein même d'une prospérité collective et d'un climat d'optimisme universel la déréliction des êtres particuliers et les souffrances qu'ils s'infligent les uns aux autres, sans le savoir ni le vouloir ou sans vouloir le savoir, mais aussi la puissante volonté de résilience qui les anime tous et qui, malheureusement, ne parvient pas toujours «à s'opposer à la nuit».

Il est toujours fascinant de constater que des romans de facture et de visée très différentes paraissant au même moment ont tendance à se répondre les uns aux autres alors même que leurs auteurs n'ont pas grand-chose en commun et ne se sont probablement pas concertés. C'est le cas de l'autofiction de Delphine de Vigan et du roman d'Eric-Emmanuel Schmitt, *La Femme au miroir*, dont nous rendions compte dans une précédente *Nation*.

La mère de Delphine de Vigan, comme les trois protagonistes du roman de Schmitt, est une femme qui, en raison de sa beauté envoutante, fait l'expérience de la «catastrophe du succès immédiat» et comme Anny devient une sorte d'enfant vedette : Lucile pose

très jeune pour des photos publicitaires et des photos de mode enfantine. Mais plus violemment éprouvée que l'héroïne de Schmitt et née à une époque où plus grand chose ne s'oppose collectivement au nihilisme ambiant (à «la nuit» dit poétiquement Delphine de Vigan), elle ne trouve pas la sortie de son labyrinthe intérieur ni ne réussit à secouer le joug de son temps. Ni la spiritualité – volatilisée au cours des Trente Glorieuses –, ni la psychanalyse devenue caricature d'elle-même (voir la scène où Lucile en plein délire se fait violemment éconduire par Lacan), ni l'écriture – empêtrée dans le formalisme – à laquelle elle s'essaye vaguement ne parviennent à la sauver. Plus modestement, c'est un travail d'assistante sociale lui donnant enfin un sentiment d'utilité qui réussit temporairement à l'apaiser.

Le roman de Delphine de Vigan est en quelque sorte une version pessimiste et réaliste de la fable de Schmitt. Les deux textes manifestent l'esprit du temps qui revisite l'évolution de la condition féminine au cours du siècle passé avec un regard plus ambivalent que celui auquel on été habitué. Tous deux démythifient la légende d'un progrès continu et inéluctable dans ce domaine. A chaque époque ses luttes, ses perdantes et ses gagnantes.

LAURENCE BENOIT

¹ Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*, Editions Jean-Claude Lattès, 2011. Ce livre vient d'obtenir le prix Renaudot des lycéens.

Aspects de la vie vaudoise

Echos de la vie musicale au Pays de Vaud

(dl) On remplirait aisément un hebdomadaire à réunir les critiques ou les évocations de tous les concerts qui se donnent continuellement dans notre pays, généralement de grande qualité, et souvent par des artistes inconnus. Nous n'en évoquerons que trois ici – qui n'ont pas eu au même degré les honneurs de la presse.

Le pari d'une double intégrale: 32x16

Quand vous arrivez à l'Aula des Cèdres, à l'avenue de Cour, vous croyez d'abord que vous allez entendre le *Quatuor Sine Nomine* et le pianiste Peter Rösler dans la grande salle ovale dont l'excellente acoustique est bien connue; il n'en est rien. Les organisateurs ont imaginé, dès la première de l'intégrale des quatuors et des sonates de Beethoven, en automne 2008, l'aménagement en salle de concert de tout l'espace, vitré du haut en bas, situé derrière l'aula proprement dite. Il en résulte que le lac, le Jura, les splendides couleurs rouge et or de l'automne font une tapisserie magnifique, digne du grand maître et de ses grands interprètes.

C'était une sacrée gageure que de prévoir sur quatre ans, et quatre weekends, l'interprétation des seize quatuors et des trente-deux sonates pour piano. Eh bien, non seulement les cinq artistes l'ont tenue de bout en bout, mais il nous a semblé même qu'il y avait une progression dans la maîtrise des partitions. Peut-être ce sentiment était-il dû, comme il est bien naturel, à l'émotion que l'on ressent à la fin du déroulement d'une suite de chefs-d'œuvre; peut-être même avons-nous oublié la parfaite interprétation du premier quatuor et de la première sonate il y a quatre ans, et

nous devons ici résister à l'envie d'évoquer chacun de ces seize concerts, mais il n'y a pas de doute qu'à la fin de la dernière sonate, celle de l'opus 111, après le bref silence qui suivit la dernière note, on a trouvé tout naturel et heureux que toute la salle se lève d'un bon pour applaudir longuement la magistrale lecture de Peter Rösler.

Les défis d'un imprésario

La troupe d'opéra tatar (par quoi il faut comprendre vraisemblablement l'opéra et les chœurs de Kazan, capitale du Tatarstan) devait donner *La Flûte enchantée* au Théâtre de Vevey, le 15 novembre dernier. Nous nous réjouissons de voir ce que les Tatars allaient faire de Mozart, spéculant que l'on ne risquait guère de devoir supporter une de ces mises en scène «résolument novatrices» et presque toujours accablantes dont nous affligent tant de producteurs occidentaux; et puis les Russes ont de belles voix. Il fallut déchanter: dix jours avant la date du spectacle, vous avez bien lu: dix jours, la troupe tatar fait défection en bloc, sans sérieux motifs, semble-t-il. Il en faut plus pour désarçonner Philippe de Bros, patron du théâtre. Jouant de ses relations dans tout le monde de l'opéra, il met la main sur un imprésario francfortois qui en moins de dix jours lui met à disposition la troupe de l'Opera Classica Europa, un orchestre et des solistes qui pour nous être tous inconnus, n'en étaient pas moins de valeur et nous ont offert une très belle *Flûte*. Il reste un mystère: comment a-t-on réussi à organiser la mise en scène et monter des décors d'un opéra qui n'est pas moindre, au petit théâtre de Vevey, probablement peu connu des gens de Francfort, en moins de dix jours?

Les cordes croisées des «Sonates du Rosaire»

Heinrich Biber (1644-1704) est un violoniste bohémien dont la virtuosité extraordinaire lui a valu d'être anobli par l'empereur Léopold I^{er}. Compositeur, il est aussi l'un des premiers à avoir mis au point la «scordatura», système de modification de l'accord des quatre cordes et qui suppose que l'on croise les deux cordes du milieu entre le chevalet et le cordier. Cela produit un effet saisissant, cette technique permettant à l'artiste de faire valoir une virtuosité qui est tout simplement éblouissante. On peut en juger si on a la chance de tomber sur de bons virtuoses qui mettent à leur programme les *16 Sonates sur les 15 mystères du Rosaire* (1674) de Biber. Ce fut le cas des invités de l'Association des concerts spirituels de Belmont-Prieuré, qui ont eu la chance vraiment inouïe d'entendre ces seize sonates le 18 novembre dernier, dans la pittoresque église de Belmont. Nous avons tous été médusés à la fois par la beauté de cette musique inconnue, et par le jeu incomparable des artistes, Mmes Nadia Neves Rigolet et Catherine Plattner aux violons, et Anne-Claude Burnand Mauri, continuo.

Le coin du bibliophile

(ar) Nous avons relevé trois publications récentes qui pourraient intéresser les lecteurs de *La Nation*.

En 2011, l'Hôpital de l'enfance de Lausanne, fondé en 1861 par Aimé et Caroline Steinlen, fête ses 150 ans. Un beau livre marque l'événement, numéro hors-série des éditions BHMS (Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé).¹ Les nombreuses photographies qui agrémentent l'ouvrage mettent en évidence l'évolution spectaculaire de la

médecine pédiatrique en un siècle et demi.

Dans le Nord vaudois, un livre² et une exposition³ évoquent l'école d'autrefois à Sainte-Croix et dans ses environs. M. Simon (historien) présente le passé ancien (des origines à l'aube du XX^e siècle), M. Bühler (chanteur, mais enseignant à ses débuts) raconte les années 1900 à 1955, et M. Piguët (journaliste) parle de l'école actuelle. Il en résulte une palette riche et variée d'une histoire locale, qui s'inscrit dans l'histoire générale.

Enfin, un ouvrage collectif traite des relations de la Savoie avec Genève et la Suisse, en marge d'un colloque.⁴ Nous avons relevé dans ce livre deux articles du professeur Victor Monnier sur la neutralité de la Suisse, et un autre de M. Jean-Jacques Langendorf sur l'attitude des généraux Dufour et Jomini face à l'annexion de la Savoie à la France. Faut-il rappeler que le Pays de Vaud fut savoyard au Moyen Age?

¹ Marie Tavera et Vincent Barras, *L'Hôpital de l'enfance. Histoire d'une institution pionnière de la pédiatrie suisse*, éditions BHMS, Lausanne 2011.

² Bernard Simon, Michel Bühler, Jean-Claude Piguët, *D'ardoise et de craie... L'école d'autrefois à Sainte-Croix, dans ses hameaux et à Bullet, des origines à nos jours*, Cercle d'histoire de la région de Sainte-Croix, Sainte-Croix 2011.

³ Musée des arts et des sciences, avenue des Alpes 10, 1450 Sainte-Croix, exposition ouverte le dimanche de 14 à 17h. ou sur demande, jusqu'au 15 avril 2012.

⁴ *La Savoie, ses relations avec Genève et la Suisse*, Actes des journées d'étude à l'occasion du 150^e anniversaire de l'Annexion de la Savoie à la France organisées à Genève, les 4 et 5 novembre 2010, édités par Alfred Dufour et Victor Monnier, Schulthess, Genève-Zurich-Bâle 2011.

Le poids de l'histoire

Dans notre récent article sur la dixième Marche du Pays, *les Bornes de la sérénité*, nous avons évoqué la frontière valdo-française et les efforts de nos ancêtres pour préserver le pays des ravages de la guerre.

Cette frontière, nous l'avons franchie durant l'été et la marche à l'étranger nous a donné à penser.

La première semaine du juillet, nous sommes à Cabourg. Les touristes français n'ont pas encore envahi leurs propres plages, presque désertes. Nous avons tout loisir de parcourir des kilomètres au bord de l'océan. Nous nous berçons de l'illusion que nous n'appartenons pas à la masse des vacanciers.

La petite ville balnéaire est tout imprégnée de la grande histoire. Son Grand Hôtel est celui où Proust a séjourné chaque été de 1907 à 1914 et qu'il recrée dans la *Recherche*. Cabourg, c'est Balbecq.

Les léopards normands flottent partout. Les plages du débarquement du 6 juin 1944 ne sont pas loin. Le monument aux morts de Cabourg indique que la brigade belge «Piron» a libéré la ville. Quarante minutes en bus conduisent à Caen, au Mémorial de la Seconde Guerre mondiale. Les bombardements ont détruit cette ville; seules quelques façades d'anciennes maisons et le château des ducs de Normandie rappellent un passé lointain.

Les marchés impressionnent par la variété des viandes, des poissons et des fruits produits par ce généreux pays. A Deauville, dans le parc légèrement pentu de la villa Strassburger, nous admirons les nombreux pommiers (fierté locale...) qui laissent la place, à partir d'une certaine hauteur, à des arbres plus majestueux, donnant au lieu un aspect mi-campagnard mi-urbain qui reflète l'opulence normande.

Ce qui frappe dans ce coin de Normandie, c'est la volonté de maintenir

une unité architecturale. Bien sûr, des concessions sont faites au tourisme. N'importe quelle région d'Europe se doit d'avoir son «Touristland». Le «pont» du 14 juillet approche et des cars déversent les banlieusards parisiens, mais aussi les Chinois et les Indiens, dans la rue centrale de Cabourg, la seule qui soit défigurée par des échoppes criardes et des bistrotts de moindre qualité. Du coup l'aspect de la population change. Le métissage universel se saisit de la Normandie.

Quelques semaines plus tard, au début août, nous nous trouvons dans les vallées occitanes du Piémont (province de Coni), le val Maira et le val Varaita, près du mont Viso (mont Visol en occitan) culminant à 3841m. Il faut se mettre à grimper sec, les touristes se raréfient. Les paysans vivent de leurs vaches blanches, fines et musclées. Pour compléter leur revenu, ils se sont mis à l'agrotourisme. Le jeune agriculteur qui nous accueille sous son toit de lauzes vient d'être quitté par sa femme et ses deux enfants. Les maux modernes atteignent aussi ces vallées idylliques qui se dépeuplent, malgré les efforts faits pour retenir les jeunes dont certains parlent encore occitan.

A Chiesa et Casteldelfino (Casteldelfin), nous visitons les cimetières et tombons en arrêt, selon notre habitude, devant les monuments aux morts. On y voit les photos des «Alpini», chasseurs alpins des brigades Taurinense et Cuneense, morts pour la patrie, coiffés du chapeau à la plume noire (la penna nera). Les noms sonnent français, les prénoms italien. Les Levet, les Roux, les Richard, les Allais sont tombés au Monténégro, en Albanie, en Grèce et surtout en Russie, pour une guerre qui n'était pas la leur, dans les steppes du Don, alors qu'ils s'imaginaient que le commandement allemand les enverrait dans le Caucase...

Dans les petites villes qui jalonnent le retour en direction de Turin, il y a beaucoup d'Africains. Les fabriques locales, ne trouvant pas de personnel du cru, les ont engagés. Certains s'aventurent dans le bistrot de la place principale où le patron les sert d'un air suspicieux. Dans une rue adjacente, d'un balcon à l'autre, les épouses en boubous et leurs nombreux rejetons s'interpellent. Le dimanche, les terrains de football ne sont occupés que par des Noirs jouant sous la pluie.

A Saluzzo, ancien marquisat de Saluces, admirable cité, nous sommes presque seuls. C'est ferragosto, les Italiens sont tous partis en vacances. Nous mangeons près de la maison natale du poète patriote Silvio Pellico que les Autrichiens emprisonnèrent dix ans dans la forteresse du Spielberg. A Saluces aussi, à part le serveur du café où nous sommes attablés, nous ne voyons personne si ce n'est un Africain qui se promène.

La dernière semaine de septembre, avec nos élèves d'Aubonne, nous visitons Venise. La sérénissime république a conservé son autonomie durant mille ans. Les idées de la Révolution française, Napoléon puis les Autrichiens, ont eu raison d'elle alors qu'elle avait tenu tête à l'Empereur, au Pape, aux Byzantins et aux Ottomans. La cité des doges ne cesse elle aussi de se dépeupler. Seule la masse des touristes, concentrée sur certains sites bien connus, fait penser qu'il s'agit d'une ville immense. Il arrive qu'on se retrouve sur une place à l'écart du flux où l'on entend parler vénitien, mais là aussi un patron de café se met en colère contre un vendeur ambulancier étranger. «La Ligue du Nord contre le pauvre immigré!» me souffle une collègue facétieuse. Quand il s'agit de négocier le prix des repas pour nos élèves, la maîtresse d'italien s'adresse à des gérants asiatiques.

Sinon, la ville en impose toujours autant; le musée Guggenheim déborde de visiteurs, les gondoliers naviguent, les estrades de planches sont prêtes pour la montée des eaux!

* * *

Pendant nos marches et visites dans les régions d'Europe évoquées ci-dessus, nous sommes loin des frasques de MM. Berlusconi et DSK; la dette grecque et les 1900 milliards dus par l'Italie s'effacent (de nos esprits); la Libye et la Tunisie sont oubliées; les élections fédérales nous indiffèrent. Comme l'a relevé aussi Cosette Benoit dans son article sur le pèlerinage de Compostelle, les gens sont accueillants, attachés à leur pays, travaillant dur pour lui faire honneur. La remarque la plus souvent entendue? La Suisse a de la chance de ne pas faire partie de l'Union européenne... Partout nous constatons une abondance certaine, on mange bien non seulement à la terrasse d'un alpage des Aiguilles de Baulmes, mais aussi dans les montagnes du Piémont, sur l'île de Murano ou à Cabourg (la côte de veau à la crème et au camembert!). La paix règne.

Cependant une histoire aussi prestigieuse que pénible pèse sur toutes ces contrées. L'Europe était presque consumée le 11 novembre 1918 et a achevé sa propre destruction en 1945. Elle avait perdu trop de ses enfants au moment même où l'on songeait à la «construire». De nouvelles populations en provenance de tous les continents se pressent pour prendre la relève.

Au fond, les pays d'Europe ressemblent tous à Venise: des palais aux façades grandioses qui se languissent de leurs habitants.

JACQUES PERRIN

L'image d'une Suisse généreuse

A la mémoire de Madame B.

C'est une grande page de notre passé que l'on découvre avec joie et fierté à la lecture de cet ouvrage.¹ Alors que la guerre ravageait l'Europe, certains d'entre nous avons côtoyé dans nos classes d'école des petits camarades, venus pour deux ou trois mois de France ou d'ailleurs, se refaire une santé dans notre pays, et cela nous semblait parfaitement naturel. Ce que nous ignorions et ce que l'on a continué à ignorer jusqu'à ce jour, c'est l'ampleur à peine croyable de ce mouvement humanitaire – de 1940 à 1949, notre pays a hébergé 162642 enfants nécessiteux, venus d'une douzaine de nations différentes, et les familles, à titre privé, ont assumé plus de 143000 parrainages! A fin juin 1949, les activités du Secours aux Enfants victimes de la guerre représentaient, à l'époque, une valeur de 123,5 millions de francs suisses. Des chiffres que vous cherchiez en vain dans le Rapport Bergier...

Une telle étude était donc plus que nécessaire. Elle survient à son heure et contribue à rétablir notre honneur et notre dignité, car la manie de l'auto-flagellation a suffisamment duré. En jetant un rayon de lumière sur cette époque sombre et tragique, elle nous permet de relever la tête et nous donne envie de reprendre le titre de l'excellent ouvrage de Frank Bridel, *Non, nous n'étions pas des lâches*², pour y ajouter: non, nous n'étions pas des égoïstes!

N'oublions pas que la Suisse traversait alors des heures parmi les plus difficiles de son histoire, complètement encerclée dès juin 1940 par les forces de l'Axe qui rendaient son ravitaillement très problématique. La volonté de défense, incarnée par le Général Guisan et le Réduit alpin, le plan Wahlen pour l'intensification des cultures du sol, le système d'allocations pour pertes de gain dû au Conseiller fédéral Obrecht, un sentiment national aigu, ces conditions confondues ont permis, à côté de la survie de la communauté, une mobilisation impressionnante de toute la population en faveur des enfants victimes des combats de la Deuxième Guerre mondiale.

Il y a quelque chose de paradoxal dans cette double attitude. D'une part, une nation contrainte de se replier sur elle-même, à la manière d'un hérisson, pour mieux résister aux dangers extérieurs, d'autre part, une ouverture majeure vers autrui, vers de plus déshérités. L'origine de cette action est privée, sans aucun soutien politique ou financier officiel. Elle a débuté en Espagne, de 1937 à 1939, durant la guerre civile, s'est poursuivie ensuite en France dès 1939, avant d'être reprise, dès 1942, par la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants.

Essayons d'imaginer les difficultés et les obstacles qui furent à surmonter, dans une Europe en guerre, pour traiter avec les belligérants – en fait, pour s'in-

spirer entre les deux parties en présence! – afin de créer des sortes de «têtes de pont», c'est-à-dire des centres d'activité (homes, cantines, secours alimentaires, maternités, préventoriiums, etc) d'où partiraient les convois de transport à destination de Genève, tout en maîtrisant les problèmes sanitaires de base (parfois aigus!), en respectant nos principes de neutralité et en mettant en exergue la mission humanitaire, restée fondamentale.

Une personnalité exceptionnelle va jouer un rôle déterminant, capable de dominer tous les aspects d'un aussi vaste champ d'action, le Dr Hugo Oltramare (1887-1957). Il semble que la Providence ait réuni dans cet homme – pasteur, médecin, philosophe – toutes les qualités professionnelles, intellectuelles et spirituelles nécessaires pour assumer la tâche de coordonner, de fédérer, de convaincre aussi, les différents acteurs et protagonistes d'une telle entreprise. Sa connaissance des réalités concrètes, son pragmatisme, sa grande indépendance d'esprit, son sens de l'humain, lui ont permis d'insuffler l'esprit qui vivifie et qui anime, sans jamais tomber dans une routine fonctionnaire et mortifère.

Fin 1945, le Dr Hugo Oltramare se retire pour reprendre ses activités privées. Aujourd'hui, il nous laisse un héritage d'ordre spirituel impressionnant – celui de son exemple au service d'une cause qui fait la grandeur de la Suisse,

inspirée de ce que l'on nomme «l'Esprit de Genève». Et cela, en toute humilité, lui qui a écrit dans ses notes personnelles: «Le sens de la vie: ce n'est pas d'arriver à la victoire, c'est de livrer bataille...»

Ces faits, importants pour la santé de notre mémoire collective, seraient restés à peu près inconnus de nous si l'auteur de l'ouvrage, Serge Nessi, ne les avait découverts dans la correspondance du Dr Hugo Oltramare avec les dirigeants de la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants. Sa double formation d'historien et de juriste, ses trente ans au service du CICR, notamment comme délégué général, lui ont permis de mener à chef d'innombrables et considérables travaux de recherches pour en dégager la ligne générale. Enrichi de schémas et de plans qui facilitent la lecture, de photographies – souvent fort émouvantes – qui restituent bien le climat de l'époque, son ouvrage devient ainsi un témoignage central de ce que fut l'attitude exemplaire de la Suisse face à un problème aussi douloureux. Nous devons lui en être très reconnaissants.

JEAN-JACQUES RAPIN

¹ Serge Nessi, *La Croix-rouge suisse au secours des enfants 1942 – 1945*, Ed. Slatkine, Genève, 2011.

² Frank Bridel, *Non, nous n'étions pas des lâches, vivre en Suisse 1933-1945*, Ed. Slatkine, Genève, 2002.

Mettre le futur avant le genre

En 2001, le Bureau fédéral de l'égalité choisit le second jeudi de novembre pour organiser la première «journée des filles». Le but était d'offrir aux jeunes demoiselles l'occasion de suivre leur père pour découvrir des métiers traditionnellement masculins et susciter des vocations chez elles. Les plus puristes défenseurs de l'égalité ne tardèrent pas à s'indigner, puisque les garçons étaient privés de la découverte des métiers habituellement féminins. Dès 2005, la journée s'adressa donc aux deux sexes et se renomma «Journée Osez tous les métiers» (JOM). La raison pour laquelle treize cantons et demis cantons – Vaud y compris, mais pas le Valais – ont choisi dès cette année de rebaptiser cette journée «Futur en tous genres» échappe toutefois à l'auteur de ces lignes. Le 10 novembre dernier, les préados de la Romandie et au-delà étaient donc invités par leurs Bureaux de l'égalité respectifs à accompagner le temps d'une journée leur parent du sexe opposé, à défaut un oncle, une marraine ou un autre proche, sur leur lieu de travail.

Le Bureau de l'égalité vaudois montre le plus grand zèle dans l'application du concept. Alors que, dans tous les autres cantons romands, l'action s'adresse aux élèves d'une seule année

scolaire, les petits Vaudois ont, de la cinquième à la septième, trois occasions d'y participer. L'application est toutefois interprétée de manière très variable selon le lieu: certains établissements scolaires se sont contentés d'enregistrer les demandes de participation des enfants; les cours y ont été donnés normalement, avec quelques bancs vides dans les classes. Ailleurs, les enfants ont été soumis à une publicité intensive, les incitant à trouver à tout prix quelqu'un à accompagner; les quelques enfants n'ayant pas fourni de proposition crédible ont obtenu congé.

L'organisation vaudoise pose de nombreux problèmes: les enfants ayant généralement deux parents, il est difficile pour ceux-ci d'organiser trois stages sur trois années consécutives. Il est parfois déjà difficile d'en organiser un seul: tous les employeurs ne se prêtent pas au jeu, craignant les dérangements provoqués par ces jeunes hôtes ou pour la sécurité de ceux-ci. Le suivi de toutes les professions n'est d'autre part pas forcément admis par les enseignants: le fils d'une serveuse de bar s'est vu interdire d'accompagner sa maman lors de son travail du soir; même refus à l'encontre de celui qui souhaitait aider sa maman femme au foyer¹. On peut aussi s'inter-

roger sur l'intérêt de certains stages: qu'a bien pu découvrir cet autre élève en suivant sa maman enseignante? Enfin, quels sentiments un chômeur et ses enfants peuvent-ils ressentir lors d'un tel événement?

Dans l'ensemble, le déroulement de cette journée crée du désordre dans les classes, dans les familles et dans les entreprises qui accueillent les enfants. La grande majorité de ceux-ci, à la fin de la journée, déclarent ne pas vouloir faire le même métier que papa ou maman. La question de la pertinence de la formule se pose, particulièrement en regard des objectifs égalitaires de l'initiative.

La journée garde le mérite de sortir les enfants de leur cocon scolaire et de les mettre en contact avec le monde du travail. C'est ce qu'ont compris certaines entreprises, qui organisent à cette occasion de véritables événements de relations publiques pour les enfants de leurs collaborateurs. Plus que la découverte des tâches effectuées par le papa ou la maman, c'est la transmission d'une image positive et attractive de l'entreprise et de ses corps de métiers qui compte.

Il suffit de penser aux femmes maçons, éboueurs ou débardeurs de

l'ex Union soviétique pour ne pas forcément applaudir à la promotion de l'égalité des sexes dans le monde professionnel. Il est par contre très heureux que les élèves aient l'occasion de découvrir le monde du travail et ses contraintes avant la neuvième année et ses choix d'avenir. L'approche égalitaire de «Futur en tous genres» est trop limitante: plutôt que d'inciter l'élève à suivre son géniteur du sexe opposé dans une activité qui ne l'intéresse pas forcément, il serait préférable de lui offrir la possibilité de partager la journée de n'importe quel professionnel – proche ou non – dont le métier l'intéresse. Plus qu'aux Bureaux de l'égalité, c'est au SECO et aux départements cantonaux de l'économie d'organiser une telle journée.

Femina du 9 janvier 2011 demandait: «Faut-il supprimer les bureaux de l'égalité?» L'exemple de «Futur en tous genres» et ses limitations dogmatiques pousse à répondre différemment que ne l'a fait l'hebdomadaire dominical.

CÉDRIC COSSY

¹ C'est pourtant bien ce qui est finalement arrivé dans ce cas: comme il n'a pas trouvé d'autre proposition, on lui a donné congé.

Revue de presse

Du plomb dans l'aile

La Nation du 7 octobre dernier a évoqué – pour la condamner – l'idée lancée par quelques politiciens et aménagistes technocrates: créer un grand canton de l'arc jurassien (ARC) réunissant le canton du Jura et le Jura-Sud au canton de Neuchâtel. L'Édito signé A. C. (on croit reconnaître cette signature) intitulé: «Mutter Berna: pas de Flics-ARC» dans *Le Jura Libre* du 17 novembre revient sur ce sujet à l'occasion du refus catégorique du gouvernement bernois de s'associer à la création d'une police intercantonale pour les deux Jura et le canton de Neuchâtel:

[...] *En cas d'une police intercantonale, ses gendarmes ne seraient plus subordonnés aux autorités bernoises. Et d'ajouter: «Ce sont les cantons voisins qui en profiteraient.» Précision à l'usage de ceux qui confondraient l'ours de Berne avec Mère Teresa. [...]*

S'il s'agit de céder un millionième de milligramme de souveraineté, il envoie tout le monde sur les roses (il n'a pas forcément tort). Résultat: pas de police unifiée entre Neuchâtel et les deux moitiés du Jura.

C'est un avant-goût du sort réservé aux initiatives des «aménagistes» préconisant le canton «ARC», dans la mesure où ils voudront éroder la mainmise bernoise sur le territoire

volé au Jura en 1975. Ce sera un «niet» catégorique et définitif. [...]

Ce sont là des péripéties. Sur le fond, la mayonnaise ne prend pas. Ni à Neuchâtel, ni à Delémont, ni dans le sud du Jura, on ne voit poindre le moindre frémissement populaire en faveur d'un projet sympathique, mais dénué d'ancrage. La presse le mentionne pour faire joli, comme la protection des edelweiss ou le mariage lesbien. En réalité, rien ne se passe. [...]

Ce projet de fusion a du plomb dans l'aile. Tant mieux!

E. J.

Ah! l'Europe unie!

Les médias se font chaque jour l'écho des soubresauts de la zone euro. Quel est son avenir? Quoi qu'il en soit, ce texte de M. Arnaud Leparmentier paru le 25 novembre dans le journal français *Le Monde* («La crainte de l'Europe allemande resurgit chez les dirigeants français») mérite réflexion:

C'est le destin de l'Europe qui se joue. «Nous nous en sortirons ensemble ou nous périrons ensemble chacun de notre côté», a déclaré Nicolas Sarkozy, mercredi 23 novembre, devant les maires de France réunis à l'Élysée. Le président de la République n'a pas été jusqu'au bout de sa pensée: l'avenir du Vieux Continent est entre les mains de l'Allemagne, et d'elle seule.

En recevant ce jeudi à Strasbourg la chancelière allemande, Angela Merkel, et le président du conseil italien, Mario Monti, M. Sarkozy fera mine de faire jeu égal avec l'Allemagne et cherchera à montrer que les trois principales économies de la zone euro font bloc face au marché. Il va prendre l'initiative, en prononçant, jeudi 1^{er} décembre, un grand discours sur l'Europe.

En réalité, les Européens scrutent avec angoisse la chancelière, ou plus précisément la nébuleuse du pouvoir en Allemagne, faite de subtils équilibres entre le gouvernement Merkel, le Bundestag, la Cour constitutionnel-

le de Karlsruhe et la Bundesbank. De leur compromis viendra la décision, ou non, d'autoriser la Banque centrale européenne (BCE) à financer durablement les Etats attaqués par les marchés. De cette décision dépendra la survie de l'Italie et de l'euro. «Les Allemands dominent tout. On attend leurs décisions sans avoir de prise sur les événements» s'afflige un poids lourd du gouvernement français. [...]

La crainte de l'URSS, autrefois ciment de la construction européenne,

a disparu. Pour fédérer les Etats et les peuples, il faut donc un puissant moteur interne qui ne peut être que l'Allemagne, alors que «la perfide Albion» se tient prudemment à l'écart de la zone euro. Étrange retournement de situation depuis 1945. On espère que les Sages, qui à Berne sont censés nous gouverner, sauront lever le nez des préoccupations électorales du 14 décembre pour repenser leur politique face à l'Europe.

E. J.

Le Coin du Ronchon

Des courges contre la violence

Les babas cools dans la cité de la peur

Nonobstant la perplexité exprimée dans un récent article de *La Nation*, les policiers vaudois ont mené une journée de «sensibilisation» pour dénoncer les violences dont ils font systématiquement les frais. Cette journée n'aura servi à rien puisque les honnêtes gens sont déjà conscients de la situation et que les autorités, la presse et les juges éprouvent trop de tendresse envers les voyous pour permettre qu'on les mette hors d'état de nuire.

Lausanne devient donc une ville de plus en plus vivante, jeune, dynamique, avec des fêtes, des manifestations sportives, des déprédations, des vols, des agressions, des bagarres, des coups de couteau et des fusillades. Tout le monde s'en plaint, sauf ceux qui ne quittent pas leurs quartiers de villas hors du centre. Sauf aussi M. Guéniat, l'agent rouge des Montagnes neuchâteloises, qui sait trouver les bons chiffres pour démontrer que le nombre de lésions corporelles commises à coups de boutons de manchette aux numéros impairs des rues dont le nom commence par un «z» n'a absolument pas augmenté au cours de ces dernières années.

Et puis il y a aussi les gentils écologistes de l'association Equiterre,

ex-Société pour la protection de l'environnement, qui se donnent pour mission de «conseiller et [d']accompagner les collectivités publiques et les entreprises toujours plus nombreuses sur le chemin de la durabilité». Eux font une analyse qui décoiffe: en résumé, le sentiment d'insécurité – car c'est bien de cela qu'il s'agit – est dû au fantasme d'une sécurité idéalisée qui n'a jamais existé; la criminalité, c'est la criminalité économique commise par les riches; le plus urgent est de dénoncer la récupération politique scandaleuse de l'insécurité par certains partis politiques populistes; quant aux «incivilités» commises par quelques jeunes, elles s'expliquent par un environnement urbain inadapté. Et la recette – riez, riez, mais c'est écrit noir sur blanc! – c'est de développer des «potagers urbains» pour favoriser les rencontres et encourager ainsi l'appropriation de l'espace, donc la diminution de la violence!

Et pour stopper la violence contre les policiers, on les déguisera en hippies, avec des *Birkenstock*, de longs cheveux sales et des colliers d'oignons autour du cou.

LE RONCHON

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne